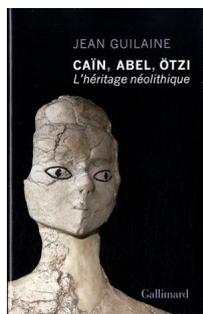


dentaire pour l'estimation de l'âge des immatures ; nouvelle population standard de référence préindustrielle ; 167 tables-types de mortalité préindustrielles inédites ; « nouvelle méthode » bayésienne d'estimation de la structure par âge des populations) qui auraient mérité une mise en valeur encore plus claire, dans le but d'étendre l'aspect « manuel » à un public plus large. Dans le même esprit, le CD-ROM aurait pu être optimisé avec un environnement plus interactif et non une suite de tableurs et de notices texte. Le parti pris est donc clairement en faveur de l'autonomie des utilisateurs, obligés de comprendre les hypothèses sous-jacentes aux méthodes proposées afin de choisir les modèles et paramètres d'entrée les plus pertinents. Le temps est définitivement révolu où l'anthropologue pouvait simplement additionner ses squelettes pour observer des distributions de décès par âge et en tirer des inférences sur la démographie des populations passées. Ce manuel très attendu vient donc parfaitement compléter l'ouvrage publié par J.-P. Bocquet-Appel (2008) : il présente enfin en langue française, non seulement une synthèse des approches aujourd'hui valables, mais surtout des solutions qui semblent fiables après plus de trente ans de débat dans la discipline. Dans une démarche devenue aujourd'hui nécessaire pour une visibilité internationale, gageons que les auteurs ne tarderont pas à publier ces résultats aussi en anglais pour perpétuer l'école française de paléodémographie.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOCQUET-APPEL J.-P. (2008) – *La paléodémographie : 99,99% de l'histoire démographique des hommes*, Paris, Errance, 191 p.

Stephan NAIJ  
UMR 5199 « PACEA »



GUILAINE J. (2011) – *Caïn, Abel, Ötzi. L'héritage néolithique*. Paris, Gallimard (NRF, Bibliothèque des Histoires), 284 p., 7 fig., 27 pl. coul., ISBN 978-2-07-013238-6, 26 €.

Au départ, une confrontation inattendue entre le Livre et l'Histoire : d'un côté les frères ennemis de la Bible, Caïn l'agriculteur et Abel le berger, l'un assassin, l'autre victime ; en face, un humain de chair et d'os, Ötzi, héros malgré lui d'un fait divers tragique. Pourquoi cette référence au « mythe biblique » ? Le paradis terrestre d'où fut chassé le couple primordial aurait-il été « une nature prodigue en ressources, une société de chasseurs-cueilleurs que certains anthropologues disent d'abondance. En raccourci les temps paléolithiques » (p. 19) ? Pour Jean Guilaine, il

est inadmissible que l'histoire de l'humanité – et donc son cher Néolithique – soient vus comme une chute. « Le Néolithique (...) n'est pas (...) le résultat d'un courroux divin décidé à punir le premier homme et sa compagne de s'être montré curieux en les contraignant à travailler la terre à la sueur de leur front » (p. 35). Et maintenant, pourquoi Ötzi ? Pour la gloire posthume que les médias ont pour une fois offerte à un défunt néolithique ? Ne fut-il pas lui-même « un gredin qui n'aurait eu que le sort funeste qu'il méritait ? Caïn et Ötzi : deux meurtriers ? L'affaire commence mal... » (p. 21).

Dès l'avant-propos, l'auteur nous livre ses intentions. Qu'on ne cherche pas ici un classique abrégé de Préhistoire récente. D'entrée, la question est posée qui sera le fil conducteur de l'ouvrage : « Que reste-t-il aujourd'hui du Néolithique ? » (p. 15). La réponse vient très vite : « si l'on me demandait (...) ce qui aujourd'hui – en Europe s'entend – constitue l'héritage du Néolithique, je serais tenté de livrer une double réponse contradictoire : rien, tout » (p. 17). Pourquoi d'ailleurs s'en tenir à l'Europe ? C'est à un périple en zigzag, d'un continent à l'autre, que Jean Guilaine nous invite, au fil des quatre ou cinq millénaires décisifs qui ont fait du monde moderne ce qu'il est, et de nous ce qu'aujourd'hui nous sommes. Infatigable, l'auteur nous promène à sa suite du Proche- à l'Extrême-Orient, de l'Amérique du Sud à la Sibérie, des archipels de l'Asie du Sud-Est à la Mélanésie... Dans ce court volume (284 pages), pas question bien sûr de traiter à fond les questions évoquées, bien trop nombreuses et diverses. Le chapitre 2 annonce la couleur : « Où ? Quand ? Comment ? Un survol » (p. 37-52). Pourquoi l'homme s'est-il fait paysan et comment expliquer cette profonde mutation ? Sous l'effet du changement climatique ? de la pression démographique ? des deux combinés ? d'une mutation inscrite dans son évolution culturelle ? d'un processus d'autodomestication induit par la sédentarisation ? d'une prise de contrôle de la pensée symbolique et religieuse ? Où sont les foyers primaires et quels liens – ou quelle absence de liens – ont existé entre eux ? Chacun dans son cadre géographique et chronologique, le Proche-Orient, la Chine, la Mésoamérique, l'Amérique du Sud, l'Afrique, la Nouvelle-Guinée sont tour à tour passés en revue. Comment l'agriculture s'est-elle propagée de proche en proche ? Les débats entre spécialistes montrent « les difficultés à localiser une unique région comme berceau primaire de la mécanique domesticate » (p. 52). Survol rapide, aussi, le chapitre 3, « Diffusions » (p. 53-73). Quel fut le tempo de ces diffusions : lentes ? rapides ? ou saccadées ? Ici intervient le concept d'*arythmie* développé par Jean Guilaine, « prenant ainsi en compte les extensions rapides de la propagation, les arrêts suivis de pauses plus ou moins accusées, les reprises dans le redéploiement » (p. 54). Ces pauses, ces temps de latence, coïncident souvent avec le point où la diffusion atteint les limites territoriales d'un ensemble culturel. Son redémarrage se marque alors par « l'émergence d'un complexe culturel totalement renouvelé (...). Au fond, ces processus d'arythmie assimilent la propagation néolithique à une dérive » (p. 54-55). Une série d'exemples

illustre la complexité du processus. Sont évoquées aussi les « terres de résistance » (p. 63-64) demeurées en dehors du Néolithique, et les raisons éventuelles de leur refus, voire de leur retour à la prédation.

Mais la diffusion du Néolithique ne se conçoit pas sans la migration des cultivateurs. « L'admettre, c'est implicitement retenir l'idée que ces migrants ont véhiculé avec eux des caractères morphologiques et génétiques et les idiomes de leur terre d'origine » (p. 64). De leurs gènes et de leurs langues, nous sommes les héritiers. Dans les années 1970 et 1980, les généticiens ont fait dans le débat une entrée fracassante avec le modèle de la « vague » d'Ammerman et Cavalli-Sforza, conçue à l'image du mécanisme de propagation des épidémies. Depuis lors, l'étude du génome des Européens a largement progressé. Pourtant, le débat subsiste entre les spécialistes sur l'importance relative, dans la constitution de ce génome, de la première poussée néolithique issue du Proche-Orient. Pour les uns, les premiers paysans du Danube seraient plus liés aux ancêtres chasseurs européens qu'aux migrants proche-orientaux. Pour d'autres, d'après les caractères de l'ADN mitochondrial transmis par la mère, celle-ci seule serait une autochtone, et le père, un migrant proche-oriental. La difficulté majeure demeure l'ancrage précis dans le temps de ces processus de changement. En outre, « certaines des lignées étudiées ne se retrouvent plus chez les Européens d'aujourd'hui ». Ötzi lui-même « n'entre dans aucun des groupes génétiques constituant la population européenne contemporaine. Sa lignée s'est éteinte ou est devenue très marginale ». Ce constat « met un bémol à l'hypothèse d'une composante néolithique importante dans le patrimoine génétique actuel » (p. 66).

De la génétique des populations à l'origine de la langue, franchir le pas peut sembler naturel et Jean Guilaine examine les rapports entre Néolithique et linguistique (p. 67). Comme si cela coulait de source, il enjambe sans complexe la difficulté consistant à lier parenté génétique et langage parlé. Il est pourtant clair – on le vérifie tous les jours, au niveau des populations comme des individus – qu'on peut facilement changer de langue sans que le patrimoine génétique en soit le moins du monde affecté. On s'interrogera encore sur l'opposition, envisagée par l'auteur, entre la diversité postulée des langues paléolithiques et l'uniformisation rapide qu'auraient imposée au Néolithique des groupes dominants. « Une telle théorie fait donc la part belle aux langues véhiculées à partir des épicoles agricoles » (*ibid.*). Sans doute Jean Guilaine introduit-il des nuances. Il envisage le maintien possible de termes autochtones et des mixages linguistiques, voire des zones de résistance comme le Pays basque : « les données de l'archéologie (les vestiges matériels) ne montrent aucune spécificité locale par rapport aux cultures voisines, signe que langue, génétique et archéologie ne fonctionnent pas toujours en étroite corrélation » (p. 68). Malgré de prudentes remarques préliminaires (p. 69-70), l'auteur n'évite pas la question indo-européenne, vrai serpent de mer, mythe sans cesse renaissant aux frontières indécises de la linguistique, de l'archéologie, de l'histoire, et malheureusement aussi

d'une certaine vision de l'identité de l'Europe. Suit un examen rapide des points de vue de chercheurs divers, de Childe à Renfrew, de Gimbutas à Mallory, les uns, comme Renfrew, situant au Néolithique ancien l'origine du phénomène indo-européen, d'autres, comme Childe ou Gimbutas, le voyant plutôt émerger dans des stades finaux de ce même Néolithique, Cordé et/ou Campaniforme. Finalement, Jean Guilaine renvoie tout ce beau monde dos à dos : « L'indo-européen demeure (...) d'abord une construction intellectuelle et le recours désespéré à l'archéologie pour en assurer l'évidence ne débouche pour l'instant que sur des propositions hautement spéculatives et, peu ou prou, invérifiables » (p. 73).

Le chapitre 4 aborde le Néolithique par l'un des héritages majeurs qu'il nous a laissés : la maison et le village (p. 75-100). Sans doute, il faut éviter une opposition trop tranchée entre la mobilité des chasseurs et la sédentarité des agriculteurs. Les exemples ne manquent pas de populations prédatrices stabilisées autour de camps de base, tels les chasseurs de Kostienki et leurs habitations à charpente en os de mammoth. Au Proche-Orient, dès le XII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> millénaire, les chasseurs-collecteurs natoufiens franchissent le pas de la sédentarisation et édifient des habitations en dur. Au Néolithique précéramique, le plan circulaire est remplacé par le plan rectangulaire qui renforce la stabilité de l'édifice et permet un découpage interne plus complexe de l'espace domestique. Vivre désormais dans une maison pérenne, parmi d'autres habitations, « entraîne (...) des comportements mentaux spécifiques », et contribue à « la mutation psychique qui accompagne le grand tournant du Néolithique (...). La maison est donc un lieu où s'effectue la domestication des individus (...). Et c'est là, me semble-t-il, un héritage essentiel du Néolithique » (p. 80-82). Un tour d'horizon très large, mais rapide, nous transporte alors, de Çatal Höyük avec ses maisons courtes agglutinées à l'Europe tempérée avec ses maisons longues, de plus en plus imposantes, et des grandes habitations danubiennes aux bâtiments surdimensionnés du Néolithique final de l'Ouest français, à ceux de certains groupes d'Indiens de l'Amérique du Nord ou du Sud, ou encore aux édifices communautaires d'Asie du Sud-Est et de Mélanésie. Autre don du Néolithique, le village (p. 88), avec des formes diversifiées, hameaux et villages ouverts ou enclos. Le territoire, enfin, est « le troisième niveau de perception de l'espace communautaire », objet d'une domestication réelle ou mentale. Autre invention néolithique, les villes, « une création cent pour cent humaine » (p. 96). Curieusement, elles « ne sont pas nées dans les berceaux mêmes du Néolithique mais ailleurs », dans la basse Mésopotamie aride et non dans le croissant fertile. En Chine, de même, elles s'établissent hors des axes d'abord privilégiés (p. 99).

Inventer le village puis la ville, c'était changer la vie, inventer de nouvelles relations entre les individus, mais du même coup devoir affronter l'antagonisme entre l'individu et l'identité communautaire. Cela transparait dans la diversité des pratiques funéraires et leurs changements au cours du temps. En Europe occidentale, après

de grands tertres sépulcraux, réservés à des personnages de haut statut social, sont apparus les dolmens destinés à recevoir un petit nombre de sujets dont l'intégrité physique est préservée. Puis, vers -3500, la croissance de la population conduit à des tombes collectives et à des manipulations, réductions et regroupements d'ossements, annihilant la personnalité des défunts au profit de l'identité collective. Après -2500, une réaction conduit au retour de l'individualité et à la disparition de la tombe communautaire. Sur le fait funéraire et ses implications sociales complexes, ce survol rapide (p. 102-104) a le goût du déjà lu et laisse un peu le lecteur sur sa faim. Sur ce point important, on pouvait espérer de Jean Guilaine des vues plus personnelles et originales.

La famille est-elle une invention néolithique? Quel poids avaient les femmes dans ces communautés agricoles? La structure de l'espace domestique livre des indices, les modèles ethnographiques aussi, mais l'auteur reste méfiant. « Tout cela demeure évidemment théorique et doit le rester » (p. 106). L'espace masculin est perçu à travers les tombes d'hommes et leur mobilier funéraire, parfois par les figurations rupestres et les stèles. La hache et sa représentation, les réseaux d'échange à longue distance de lames polies en roches alpines concourent à l'affirmation du pouvoir symbolique des mâles dominants. Carquois et flèches y ajoutent le prestige de la chasse, hérité des temps paléolithiques. Au fil du néolithique intervient aussi la guerre. Sur la délimitation d'un espace féminin, Jean Guilaine revient un peu plus loin. Dans la maison néolithique, les produits de l'agriculture, les réserves à provisions lui sont associés, avec le four, le matériel de mouture, les silos... La femme est domesticatrice. Les statuettes de l'Europe centrale et balkanique, en grande majorité féminines, expriment aussi cette part du féminin dans l'espace domestique (p. 110). Le champ est-il masculin ou féminin? L'invention de l'araire marque-t-elle la substitution de l'homme laboureur à la paysanne au bâton à fouir? Le souci de la reproduction et de la transmission est-il « un vieux legs du Néolithique »? Sans doute existait-il déjà dans les sociétés de chasseurs, mais il s'est renforcé avec la sédentarisation, accompagné du culte des ancêtres. Ici interviennent à nouveau les pratiques funéraires (p. 112-115). Enfin, les échanges constituent un puissant moyen d'établir des relations sociales. Certains produits hautement valorisés contribuent à la construction des élites, à l'apparition des inégalités et des classes sociales. Mais l'établissement de hiérarchies suscite inévitablement des tensions et des contestations. De l'Armorique à l'île de Pâques, le renversement iconoclaste des idoles traduit les crises et les remises en question de l'ordre social établi (p. 117-130).

Avec les chapitres 6 (« Techniques », p. 131-153) et 7 (« Alimentation et autres usages », p. 155-181) sont enfin abordés des aspects de la « révolution néolithique » que l'on attendait plutôt au début de l'ouvrage. Le Néolithique étant, de façon très classique, défini comme « ce moment capital (...) où le chasseur-pêcheur-collecteur est devenu un agriculteur et un éleveur » (p. 15), pourquoi le bâton à fouir (p. 135), l'attelage et le joug (p. 143) ou l'araire

(p. 145) apparaissent-ils si tard dans le texte? Pourquoi les blés (p. 161) et l'élevage (p. 172) viennent-ils après la houe, l'attelage et l'araire, mettant ainsi littéralement la charrue avant les bœufs? Quel dessein a inspiré l'organisation quelque peu déconcertante des différentes parties de cet ouvrage? La réponse se trouve probablement à la fin du premier chapitre. Pourquoi le Néolithique? « L'étincelle semble avoir été d'abord d'ordre social et cognitif tandis que l'économique a fini par accompagner cette mutation » (p. 36). Est-ce un écho des vues de Jacques Cauvin sur l'origine du Néolithique proche-oriental? Une vision humaniste et quelque peu idéaliste de l'évolution de l'humanité? Dans cette formule en tout cas, la subordination de l'économique s'inscrit en réaction contre le principe, d'inspiration marxiste, du primat de l'infrastructure sur les superstructures, un principe dont l'influence sur l'archéologie européenne a été et demeure indiscutable. Cette profession de foi de l'auteur explique sans doute pourquoi il a placé « Le social » avant le matériel, pourquoi ses réflexions sur « la construction des élites » (p. 117), les inégalités (p. 120-123) ou « la contestation des idoles » (p. 131-153) précèdent dans son livre les outils agricoles et l'alimentation, ou encore pourquoi les échanges (p. 115-117) sont évoqués avant la production des biens. Mais cela n'explique pas pourquoi, dans le chapitre « Techniques », le puits apparaît avant l'outillage agricole, ni pourquoi la mine et la métallurgie (p. 138-143) s'insèrent entre la planche à dépiquer et l'attelage. De même, pourquoi avoir placé « Comptabilité et sceaux » (p. 151-153) dans le chapitre « Techniques », et non dans le précédent, « Le social » (p. 115-117), où Jean Guilaine invoque déjà les échanges? Sur le rôle de la femme néolithique, abordé dans ce même chapitre 5 (« Le social », p. 108-111), l'auteur revient au chapitre 9 (« Imaginaire, idéologie », p. 217-220 : « la femme, héroïne néolithique? », « le sexe de la divinité » ou encore « qu'étaient les figurines? »). Autre exemple : l'importante question du traitement des défunts apparaît au chapitre 5, « Le social » (p. 103-105 et encore p. 111-115). Elle ressurgit au chapitre 8, « Le corps, des corps » (« des milliers de tombeaux », p. 187-189) pour réparaître une fois encore au chapitre 9, « Imaginaire, idéologie » (« des pèlerinages néolithiques? », p. 227-228). Sans doute le projet de l'auteur n'était-il pas de nous infliger un travail académique strictement conforme aux règles canoniques. Un certain degré de liberté et de fantaisie donne souvent aux ouvrages moins contraints le charme de la promenade. La plume allègre de Jean Guilaine parvient à tempérer l'austérité du propos.

Dans ses deux derniers chapitres (chapitre 9, « Imaginaire, idéologie », p. 207-231; chapitre 10, « Des mythes... modernes », p. 233-254) l'auteur nous livre quelques réflexions personnelles. D'abord son attitude d'homme moderne face à cette dualité antagoniste nature/culture introduite selon lui par le Néolithique (et pas un peu avant? *quid*, par exemple, de l'art paléolithique?). Pour Guilaine, cette dualité n'a cessé depuis lors de s'imposer jusqu'à la crise écologique à laquelle nous sommes aujourd'hui confrontés. Autre héritage,

« Le goût de l'emphase et de l'inutile » qu'il décèle dès l'aube du Néolithique dans « des réalisations presque inutiles au plan pratique mais très motivantes lorsqu'il s'agit de se surpasser ou d'élaborer des ouvrages à forte connotation symbolique », tels le mur et la tour de Jéricho, les sanctuaires précoces de Göbekli et de Nevalı Çori, ou certaines grandes réalisations mégalithiques. Mais *in fine* l'interrogation inévitable sur l'idéologie et la symbolique des populations néolithiques débouche surtout sur des conseils de prudence à l'intention des archéologues. Ces conseils reflètent un bon sens terrien et un aimable relativisme qui ne surprennent pas, venant d'un homme de terrain solidement ancré dans ses terres audoises, et que le « mirage oriental » n'a pas entamés. Face aux hypothèses ambitieuses, souvent contradictoires, presque toujours invérifiables, face aux tentations intellectualistes, Jean Guilaine est foncièrement méfiant. Il l'affirmait dès son premier chapitre : « Si séduisante soit-elle, l'interprétation théorique finit souvent par être un jeu individuel (...). Prenons donc les théories pour ce qu'elles doivent rester : des propositions, non des certitudes. L'archéologie a besoin d'hypothèses, pas de credo » (p. 35). Dans cette ligne s'inscrit encore la dénonciation des mythes modernes « qui prétendent s'appuyer sur des découvertes archéologiques remontant au Néolithique » alors qu'ils ne sont bien souvent que des « légitimations de caractère idéologique, voire politique ». De ces mythes modernes, le premier que dénonce Guilaine est celui du paradis terrestre (paléolithique) et de la « déchéance » (néolithique) où « notre espèce aurait tout perdu en dérogeant à la loi divine » (p. 234-235). Autre utilisation nocive de l'archéologie : les revendications nationalistes et leurs effets pervers, comme la « tendance à la parcellisation culturelle », les « théories autochtonistes » (p. 236-237) ou les « affrontements pour la priorité chronologique » (p. 239). Suit une série d'exemples très divers, de l'affaire Glouzel (p. 239-243) aux plaquettes de Tartaria (p. 243-245) et aux affaires de fausses « déesses » néolithiques, Grime's Graves ou Capdenac (p. 245-249), preuves après tout que « le Néolithique fait donc rêver et crée à son tour des fantasmes modernes » (p. 254).

Enfin parvenu au terme de son itinéraire, l'auteur s'interroge en conclusion (p. 255) sur les ambiguïtés terminologiques qui affectent le terme « Préhistoire » et sur la juste place à accorder au Néolithique : « est-on encore dans la préhistoire ? ou dans la protohistoire, sinon l'histoire ? ». Curieusement, Jean Guilaine veut faire justice « des traditions épistémologiques ancrées depuis des décennies » dont le Néolithique aurait été victime. « Dans plusieurs pays, comme la France, où l'intérêt scientifique a longtemps été dominé par la recherche des cultures paléolithiques, le Néolithique a subi les effets pervers d'une marginalisation handicapante » (p. 256). Il est vrai

que cette perception négative et dévalorisante du Néolithique sévissait encore en France dans les années 1950 et 1960. Il faut bien le reconnaître aussi, cette situation tenait pour une part à la médiocrité flagrante de certains néolithiciens, parvenus on ne sait comment à des postes de responsabilité. Fort heureusement, la situation s'est bien améliorée depuis, et Guilaine est de ceux qui ont beaucoup œuvré en ce sens. Actuellement, mise à part une poignée d'imbéciles rétrogrades, de moins en moins nombreux, quel préhistorien digne de ce nom oserait qualifier le Néolithique « d'épiphénomène, à l'intérêt amoindri en raison de l'introduction du facteur humain, perturbateur, dans l'évolution naturelle » (*ibid.*) ? Au contraire, les études paléolithiques modernes ont su sur plusieurs points tirer profit de recherches initiées d'abord dans le cadre du Néolithique. Quant à « l'introduction du facteur humain », la majorité des paléolithiciens ne semble pas la considérer comme un élément « perturbateur », bien loin de là... Est-il donc nécessaire de détacher le Néolithique de la Préhistoire et de le rapprocher de l'Histoire pour affirmer (p. 257) : « le Néolithique n'est point une fin, mais un commencement ? » ? N'en dirait-on point autant de chaque grande étape de l'histoire de l'humanité ? L'homme n'est-il pas « pleinement historique » dès son apparition ? Poursuivant sa défense et illustration du Néolithique, Jean Guilaine tente enfin de réfuter les accusations de ceux qui le rendent responsable de « la nature saccagée », de « notre obstination à persévérer dans cette mutilation à outrance », de la « biodiversité menacée », d'une « alimentation industrielle, des goûts frelatés », d'une « course au profit tentaculaire », d'une « frénésie de domination des masses » (p. 260). « Le Néolithique était un espoir ». Sans doute est-ce notre faute si nous sommes aujourd'hui dans une impasse. Telle est la vision écologico-pessimiste sur laquelle s'achève ce curieux petit livre.

On l'a dit, le propos de cet ouvrage n'est pas celui d'un abrégé de Préhistoire récente à l'usage des étudiants ou des spécialistes. Il vise plutôt un public cultivé heureux de trouver, dans un livre court et facile à lire, des informations *up to date*, assorties des réflexions d'un auteur chevronné sur la place du Néolithique dans notre héritage culturel. On appréciera l'orientation bibliographique, ni trop succincte ni trop copieuse, utile à ceux qui ont difficilement accès à des travaux dispersés dans une multitude de publications scientifiques internationales. On trouvera aussi de l'intérêt aux cartes insérées en tête de ce volume, qui permettent de mieux suivre l'itinéraire parfois capricieux proposé par l'auteur. Enfin, les planches photographiques en couleur complètent agréablement la lecture.

**Julia ROUSSOT-LARROQUE**  
UMR 5199 PACEA  
Université de Bordeaux